

« La beauté résultera de la forme et de la correspondance du tout aux parties, des parties entre elles, et de celles-ci au tout, de sorte que l'édifice paraisse comme un corps entier et bien fini dans lequel chaque membre convient aux autres et où tous les membres sont nécessaires à ce que l'on a voulu faire. » (Andrea Palladio, *Les Quatre Livres de l'Architecture*, 1570).

Remarques sur l'intervention de la musique dans la liturgie (chant et orgue).

« *Fides ex auditu* » ! (st Paul, Rom, 10,17) . L'Écoute est essentielle et cette écoute doit être préparée. La disponibilité auditive est sans cesse à reconquérir et le silence est ce qui ouvre le mieux l'oreille. Ni l'orgue ni le chant ne sont indispensables à la liturgie donc, s'ils ne veulent prendre le risque de la parasiter, ils doivent s'inscrire dans cette optique de silence. « Si le chant n'épouse pas le silence, alors il n'est pas » écrivait le poète Guillevic¹; s'inscrire sans heurter, quelle belle exigence! qui implique une attention à toutes les dimensions du fait musical.

En tant que forme signifiante qui se déploie dans le temps la messe peut être soumise à une réflexion d'ordre musical. Par exemple, l'habitude des intermèdes instrumentaux intervenue dans les célébrations au XVIIe provient de celle des intermèdes du ballet et du théâtre et cela n'a rien de choquant. Pourquoi l'Église devrait-elle emprunter au profane ce qu'il a de médiocre et d'indigent et refuser de prendre exemple sur les manifestations des plus hautes et les plus significatives des arts du temps, concerts, théâtre. Jean Yves Hameline n'hésite pas à citer, entre autres, Stanislavski (*La formation de l'acteur*) dans ses articles sur la célébration.

« Une église qui ne fait plus que de la musique utilitaire donne dans l'inutilisable et devient elle-même inutilisable. Elle a une mission plus haute. Elle doit être comme il est dit du Temple dans l'Ancien Testament- le lieu de la magnificence (...) » écrivit le cardinal Ratzinger². La messe n'est pas un concert? Dommage! Concert, *concertare*, être ensemble.. Comment peut-on accepter un tel écart entre les exigences lors de toute manifestation expressément culturelle (concert) et lors d'une célébration qui devrait pourtant prendre à la musique et aux arts ce qu'ils ont de meilleur pour magnifier l'acte de foi. Il faut oublier cette distinction que l'on s'obstine à faire entre le cultuel et le culturel! On a parfois l'impression d'un antagonisme, là où il y a simple appartenance. Célébrations et rites religieux relèvent évidemment aussi de la culture. Il n'y a pas une musique profane et une musique sacrée. Il y a divers styles musicaux et surtout divers niveaux d'élaboration de la musique mais la musique reste éminemment manifestation sensible de réalités immatérielles ; elle est une. Bien sûr la messe de Byrd appartient au répertoire sacré tandis que le menuet du Bourgeois Gentilhomme est une musique de théâtre ou le rapp une musique de rue mais, le problème, c'est qu'aujourd'hui, pour entendre la messe de Byrd, il faut aller au concert, souvent dans un lieu profane, voire un théâtre, et que, parallèlement, les chansonnettes de la messe du dimanche sont encore plus mal écrites et insipides que le plus insipide des intermèdes de ballet...

Récemment, dans son homélie, un célébrant s'inquiétait de ce que pourraient être les résultats d'un sondage à la fin de la messe sur ce que les uns et les autres ont retenu des lectures... on comprend l'inquiétude... parmi les mille et une raisons d'un oubli (éventuel) des lectures ou de l'homélie, l'environnement musical, chant et orgue, joue un rôle essentiel, et d'autant plus essentiel qu'il n'est guère consciemment ressenti. L'auditeur dira simplement qu'il a oublié, aura une vague impression de gêne qu'il ne saura préciser. Si, par exemple, on vient d'entendre un psaume hurlé dans un micro mal réglé avec un refrain chanté tant bien que mal sans respect de la mesure, l'esprit a perdu de sa disponibilité, l'oreille est en quelque sorte

¹ Guillevic, *Le chant*, Gallimard, 1990, p 13.

² Cardinal Joseph Ratzinger, *Célébrer la foi*, P. Tequi éditeur, 1995.

saturée ce qui affecte le degré de réceptivité ; et si l'ensemble de la messe se déroule de cette façon, c'est-à-dire si chaque intervention musicale, chant ou instrument, intervient « à côté », il n'y a plus d'écoute possible.

La musique, quelle qu'elle soit, produit du sens lequel, parce qu'il ne passe pas par les mots, influe considérablement sur à la fois sur les comportements et sur les états intérieurs de la personne ; de l'Antiquité³ à nos jours, les pouvoirs l'ont toujours su, l'Église en tête dont les rites ont suscité la composition de tant de chefs-d'œuvre. Il ne faudrait jamais se dire « oh ! ce n'est pas grave cela ne s'entend pas ». Tout phénomène sonore « s'entend » et risque de parasiter, la seule différence d'une personne à l'autre est que, selon son éducation musicale ou non, elle saura formuler ce qui était gênant ou, au contraire, ce qui était bien fait.

-Des différentes dimensions du fait musical, la question rythmique est première parce qu'elle rejoint un aspect vital de l'être. Le rythme concerne, d'une part l'organisation générale de toute la célébration, la façon dont sont, ou non, pensés les liens, les respirations entre les différentes parties et, d'autre part, le respect de la mesure à l'intérieur de chacun des chants. Un rythme ternaire qui ne cesse d'hésiter, des respirations coupées ou trop longues, des ralentis interminables en fin de phrase ou, au contraire, des *da capo* précipités etc, tout cela provoque un véritable malaise, quand ce n'est pas un agacement déclaré qui, bien sûr, empêche d'écouter et de prier. Un exemple concernant le rythme général : l'entrée, où l'on sent souvent un flou entre la fin de la pièce d'orgue et l'annonce du chant devrait au contraire ne pas laisser place au doute et l'ensemble s'enchaîner pour ne pas casser la dynamique.

- La justesse est un haut facteur de risque ! La justesse d'un son, d'un accord suggère une plénitude essentielle à l'ensemble de la célébration. L'orgue ou les instruments accompagnant le chant doivent bien accordés et l'animateur devra s'attacher à travailler la justesse. L'assemblée, elle, chantera toujours juste⁴.

- Un texte mis en musique, quel qu'il soit, perd une partie de sa compréhensibilité littérale, et ne gagne que si la musique est adéquate ; tous les compositeurs et tous les poètes le savent ! Autrement dit, les paroles d'un chant ne sont finalement pas plus importantes que la façon dont on les chante⁵ ; mélodie, rythme et harmonie sont à la fois au service du texte et au service de l'ensemble de la liturgie. On sait que les mélodies de chorals écrits à la Renaissance servent des textes différents quand elles ne sont pas simplement reprises de chansons profanes, ce qui n'a aucune incidence sur la qualité et la recevabilité de ces chorals dans une liturgie.

-Avec le rythme, la question mélodique et harmonique conduit à la tonalité. Une vigilance est de mise quant aux enchaînements tonals qui jouent aussi leur rôle dans le rythme général. Des changements trop fréquents d'harmonie donnent vite une sensation de trop plein, voire d'étouffement, et portent une nouvelle atteinte à la disponibilité auditive de l'assemblée. Utilisant une métaphore visuelle, on pourrait dire qu'un manque d'attention à toutes ces questions donne à certaines célébrations l'aspect d'une maison dont les murs seraient peints en vert, jaune, orange, bleu (tonalités) etc, avec des murs ne seraient pas plans, pas tous de la même hauteur (rythme), le tout sous un toit tordu (justesse) ...

« L'Église doit transformer le monde par la beauté », écrit aussi le cardinal Ratzinger dans *Célébrer la foi* et, « être simple ne veut pas dire être au rabais »

³ cf. *La République* (livres III et IV) Platon, ou *Politiques* (liv. VIII) Aristote .

⁴ On peut constater que notre langue, utilisant des mots tels que « juste » et « faux », fait appel à des notions morales pour désigner cette dimension du son musical.

⁵ Il ne s'agit bien évidemment pas non plus d'accepter n'importe quel texte sous prétexte que la musique est belle mais, si la pauvreté de la plupart des paroles des chants ne va pas non plus dans le sens de l'élévation spirituelle, elle peut être légèrement gommée par une mélodie bien écrite tandis que l'inverse ne fonctionnera jamais, c'est-à-dire qu'un texte, si beau soit-il, sera toujours dissout par la médiocrité musicale.

ou encore:« Faut-il absolument contraindre les uns à chanter alors qu'ils ne le peuvent pas, et rendre ainsi muets le cœur des autres. Nous ne disons pas cela contre le chant du peuple fidèle dans son ensemble, qui a sa fonction indiscutable dans l'Eglise, mais contre une exclusivité qui ne se justifie ni par la tradition ni par la chose elle-même. »...

Nicole Symonnot Gueye